



présent Ciel

L'heβδο du doyenné de Giromagny – Rougemont-le-Château

1^{er} août 2021 # 83

Chers amis,

à l'instar du peuple hébreu dans le désert, nous sommes souvent prisonniers d'une certaine nostalgie qui nous fait regretter un passé révolu que nous idéalisons en ne retenant que les aspects les plus positifs, en oubliant que nous désirions si fort sortir de certaines situations qui étaient devenues des impasses.

Le Christ vient nous libérer, encore et toujours, mais nous voudrions déjà arriver en Terre Promise sans passer par une nécessaire purification qui doit nous orienter vers l'essentiel, un essentiel que nous envisageons souvent comme un superflu.

Pour parvenir en Terre promise, il nous faut accepter de l'accueillir et pour l'accueillir, il nous faut discerner l'essentiel.

Que cet été qui se poursuit nous permette d'expérimenter plus profondément le désert. Que ce changement de rythme nous permette de retrouver le cœur de nos vies, ce qui en fait le socle.

Notre Dieu est le Dieu de l'espérance. Il nous précède. Il est toujours devant. Ce n'est pas en regardant en arrière que nous le trouverons...

En union de prière

Fraternellement

Père Yann, votre Doyen

Dimanche 1^{er} août 2021, 18^e dimanche du Temps Ordinaire

Lectures de la messe

Première lecture (Ex 16, 2-4.12-15)

En ces jours-là, dans le désert, toute la communauté des fils d'Israël récriminait contre Moïse et son frère Aaron. Les fils d'Israël leur dirent : « Ah ! Il aurait mieux valu mourir de la main du Seigneur, au pays d'Égypte, quand nous étions assis près des marmites de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour faire mourir de faim tout ce peuple assemblé ! » Le Seigneur dit à Moïse : « Voici que, du ciel, je vais faire pleuvoir du pain pour vous. Le peuple sortira pour recueillir chaque jour sa ration quotidienne, et ainsi je vais le mettre à l'épreuve : je verrai s'il marchera, ou non, selon ma loi. J'ai entendu les récriminations des fils d'Israël. Tu leur diras : 'Au coucher du soleil, vous mangerez de la viande et, le lendemain matin, vous aurez du pain à satiété. Alors vous saurez que moi, le Seigneur, je suis votre Dieu.' » Le soir même, surgit un vol de cailles qui recouvrirent le camp ; et, le lendemain matin, il y avait une couche de rosée autour du camp. Lorsque la couche de rosée s'évapora, il y avait, à la surface du désert, une fine croûte, quelque chose de fin comme du givre, sur le sol. Quand ils virent cela, les fils d'Israël se dirent l'un à l'autre : « Mann hou ? » (ce qui veut dire : Qu'est-ce que c'est ?), car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. »

Psaume (Ps 77 (78), 3.4ac, 23-24, 25.52a.54a)

Nous avons entendu et nous savons ce que nos pères nous ont raconté : et nous le redirons à l'âge qui vient, les titres de gloire du Seigneur. Il commande aux nuées là-haut, il ouvre les écluses du ciel : pour les nourrir il fait pleuvoir la manne, il leur donne le froment du ciel. Chacun se nourrit du pain des Forts, il les pourvoit de vivres à satiété. Tel un berger, il conduit son peuple. Il le fait entrer dans son domaine sacré.

Deuxième lecture (Ep 4, 17.20-24)

Frères, je vous le dis, j'en témoigne dans le Seigneur : vous ne devez plus vous conduire comme les païens qui se laissent guider par le néant de leur pensée. Mais vous, ce n'est pas ainsi que l'on vous a appris à connaître le Christ, si du moins l'annonce et l'enseignement que vous avez reçus à son sujet s'accordent à la vérité qui est en Jésus. Il s'agit de vous défaire de votre conduite d'autrefois, c'est-à-dire de l'homme ancien corrompu par les convoitises qui l'entraînent dans l'erreur. Laissez-vous renouveler par la transformation spirituelle de votre pensée. Revêtez-vous de l'homme nouveau, créé, selon Dieu, dans la justice et la sainteté conformes à la vérité.

Évangile (Jn 6, 24-35)

En ce temps-là, quand la foule vit que Jésus n'était pas là, ni ses disciples, les gens montèrent dans les barques et se dirigèrent vers Capharnaüm à la recherche de Jésus. L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, lui que Dieu, le Père, a marqué de son sceau. » Ils lui dirent alors : « Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Ils lui dirent alors : « Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir, et te croire ? Quelle œuvre vas-tu faire ? Au désert, nos pères ont mangé la manne ; comme dit l'Écriture : Il leur a donné à manger le pain venu du ciel. » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain venu du ciel. Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là. » Jésus leur répondit : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Au-delà de l'horizon...

Dans l'évangile de Jean, Jésus ne cesse d'être incompris par ceux à qui il adresse ses signes. Souvenons-nous de cette femme de Samarie qui attend de Jésus que l'eau vive qu'il lui donnera lui évite ses allers-retours continuels au puits. Il en est de même pour cette foule que Jésus a rassasiée lors de la multiplication des pains... cette foule qui recherche une nourriture physique susceptible de calmer sa faim. Le refus des signes est constant dans l'évangile de Jean. Les interlocuteurs de Jésus n'en restent souvent qu'à la matérialité du signe sans chercher à la dépasser. Christian Grappe résume à merveille la pensée de l'exégète Yves-Marie Blanchard qui a écrit un livre à ce sujet intitulé « Des signes pour croire ? » : « *L'auteur fait valoir que les signes, de Cana au lavement des pieds en passant par la multiplication des pains et la résurrection de Lazare, demeurent ambigus et qu'ils ne peuvent à eux seuls susciter la foi véritable. C'est que leur reconnaissance passe par celle, fondamentale, du mystère pascal.* »

L'évangéliste Jean n'emploie jamais le mot de miracle pour qualifier les actes accomplis par Jésus. Il préfère parler de signes. Un signe renvoie en effet à une réalité qui le dépasse. Dessiner un cœur, c'est produire un signe de l'amour. Le rameau d'olivier est le signe de la paix. C'est ainsi que Jésus nous fait signe pour nous ouvrir à d'autres réalités, pour nous faire entrevoir des réalités qui se situent au-delà de l'horizon, au-delà de nos horizons bouchés par notre vue basse. Les signes accomplis par Jésus sont là pour déchirer l'horizon à condition que nos yeux soient déjà ouverts ! Les signes de Jésus ne sont pas là pour nous faire croire mais pour faire croître et grandir notre foi balbutiante. Les signes sont devenus le lieu d'un malentendu qui perdure encore aujourd'hui, plus ou moins consciemment, chez les croyants que nous sommes. C'est ce malentendu qu'il nous faut dissiper afin que ces signes ne deviennent pas pour nous une occasion de chute, un lieu qui nous ferait perdre la foi au lieu de la nourrir...

Les signes accomplis par Jésus peuvent en effet nous paraître scandaleux au point que nous préférons parfois les nier, les réduire à l'état de fables ou de légende sans fondement. Comment croire en ce Dieu qui est capable de guérir et même de ressusciter les morts, de nourrir les foules avec cinq pains et deux poissons alors que le mal demeure sur cette terre sans qu'il semble s'émouvoir et nous venir en aide ? Nous en restons, nous aussi, à la matérialité du signe sans regarder au-delà de l'horizon. Jésus n'est pas venu mettre un terme au mal mais il est venu souffrir avec nous. Le problème du mal demeure en grande partie un mystère. L'homme, dans cette liberté qui lui a été donnée, peut et pourra toujours choisir le bien ou le mal. Ce mal qu'il choisit compte pour une bonne part dans le mal qui défigure notre monde, monde qui demeure encore à l'état d'imperfection. La belle harmonie voulue au commencement par le Créateur fut brisée par le péché comme nous le rappellent les premiers chapitres du livre de la Genèse.

Le Christ est donc venu souffrir avec nous. Il est aussi venu manifester par ses paroles et ses actes que le mal n'aura jamais le dernier mot et, qu'un jour, il sera définitivement vaincu. Les signes produits par Jésus sont comme des brèches ouvertes dans l'espace et le temps. Elles laissent poindre la lumière du Royaume des Cieux. Un jour, il n'y aura plus besoin de signes. Nous serons totalement immergés dans sa lumière. En attendant, par ses signes, le Christ nous indique la bonne direction. Il se désigne comme le seul capable de venir nous combler, nous rassasier. Nous sommes encore dans le désert mais notre errance, avec lui, devient pèlerinage. Au-delà de l'horizon, il nous permet déjà de contempler la Terre Promise. Il nous donne ce qu'il nous faut pour que nous puissions continuer d'avancer et l'atteindre un jour. Le bonheur est notre destination finale. Par lui, elle nous est déjà dévoilée...

Père Yann

Père Michel Briand, ancien otage à Haïti : « Le dépouillement permet de voir l'essentiel »

Agnès Pinard Legry - Timothée Dhellemmes - Publié le 29/07/21 (aleteia.org)

Kidnappé à Haïti par un gang armé en avril 2021, le père Michel Briand a été otage près de trois semaines. De passage à Paris, il revient pour Aleteia sur cette épreuve qui a renforcé sa conviction : sans amour rien n'est possible.

Du haut de son mètre quatre-vingts, le père Michel Briand tranche avec l'environnement de la gare Montparnasse dans laquelle nous le retrouvons en cette pluvieuse fin du mois de juillet. Cheveux mi- longs, barbe blanche et lunettes rondes, on devine derrière son masque un sourire large et facile. Avec sa croix en bois autour du cou, ses robustes chaussures de marche et sa grosse valise, le père Michel Briand a tout de l'homme de passage. Il arrive tout droit de Bretagne où il a passé quelques semaines au centre de la Société des prêtres de Saint-Jacques dont il est membre et sera, dès le lendemain, dans un avion pour Haïti, le pays dans lequel le missionnaire vit depuis 36 ans. « C'est une histoire d'amour », répond-t-il lentement quand on lui demande pourquoi il y retourne une nouvelle fois. Car des épreuves sur place, le père Michel Briand en a traversé.

Menacé de morts à plusieurs reprises dans les années 1990 – des hommes ont même tiré sur le presbytère dans lequel il dormait –, il était également avec les Haïtiens lors du terrible séisme de 2010. Agressé physiquement alors qu'il sortait de la banque quelques années plus tard, il a reçu deux balles dans le ventre, le père Michel Briand a finalement été kidnappé en avril 2021 par un gang armé. Il a passé près de trois semaines en captivité, avant d'être libéré. Un événement qui l'a fortifié dans sa foi, dans sa mission et dans sa conviction : « Tant que l'on n'aime pas, on ne peut pas pardonner. Et c'est quand on pardonne que l'on se sent libre dans son cœur et dans son corps ». Entretien.

Aleteia : Que s'est-il passé lors de votre enlèvement le 11 avril 2021 à Port-au-Prince ?

Père Michel Briand : Nous étions dix ce jour-là et nous devions aller à l'installation d'un de nos confrères prêtres. Sur le parcours, nous avons été interceptés par un gang d'une vingtaine de personnes bien armées. Ils nous ont ensuite fait entrer dans un chemin de terre. Il y avait entre cinq et huit voitures les unes derrière les autres. Après nous avoir dépouillé de tous nos biens (téléphones, argent...), le chef du groupe, surnommé « La mort sans jour », a pris le volant pour nous conduire là où nous avons été retenus en otage. On pensait dans un premier temps qu'ils allaient nous libérer très vite, comme cela avait déjà été le cas auparavant. Mais quand ils ont vu qu'il y avait deux étrangers, ils se sont dit qu'il y avait certainement quelque chose à en tirer.

Comment s'est déroulée votre vie en captivité ?

Nous avons été bien traités. Ceux qui nous gardaient ont été bienveillants à notre égard. Tout ce que nous demandions, ils ont essayé de nous le fournir, que ce soit de l'eau, du dentifrice, des draps... Tout le temps qu'a duré la détention, nous avons communiqué avec nos geôliers qui étaient d'anciens détenus, évadés ou libérés, et qui étaient là pour faire un petit job, pour

gagner assez d'argent afin d'entretenir leur famille. Ce n'était pas le cas du chef qui employait un langage très dur à notre égard, certainement pour montrer son autorité.

Comment viviez-vous votre foi ?

Rapidement nous avons essayé de vivre entre nous de manière positive et de témoigner d'une grande solidarité envers les personnes du groupe pour lesquelles cette épreuve était d'autant plus difficile. Cela est passé par une bienveillance et une attention toute particulière à ne pas se montrer hostile avec des paroles désobligeantes. Nous avons aussi pris le temps de prier ensemble. Nous faisons de temps en temps le bréviaire mais de mémoire car nous n'avions pas le livre entre nos mains. L'une d'entre nous avait la Bible et nous nous en sommes servis pour lire les psaumes tous ensemble. Nous avons lu les évangiles et un soir l'une des otages a même chanté la passion de saint Jean. C'était tout simplement magnifique. Le soir, au crépuscule, nous récitons le chapelet. Nous sentions au fil des jours que rien ne nous arriverait. Non seulement les geôliers nous sécurisaient en nous disant que rien de grave ne nous arriverait mais nous le sentions dans notre for intérieur.

Cela a donc été facile de prier tout au long de votre captivité ?

Oui. Il y a eu un incident néanmoins. Un jour un des gardiens m'a pris la Bible des mains. Je lisais Jérémie. Je n'ai pas réagi, en me disant qu'il en avait peut-être besoin pour sa conversion. On a cru comprendre dans ce geste qu'il pensait que nous agissions contre eux, qu'on se servait de la Bible pour les déstabiliser et mener une action contre eux. Trois jours après ils nous ont rendu la Bible.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

Le plus dur a été le manque de liberté, le fait de savoir que sa vie est entre les mains de quelqu'un d'autre. Au fil des jours, nos kidnappeurs nous ont fait vivre un jeûne de plus en plus dur en restreignant la nourriture entre nous. Les derniers jours nous n'avions presque plus rien à manger. Parmi les six que nous étions vers la fin, deux étaient diabétiques. Un gardien nous a demandé ce qu'il pouvait faire pour nous et nous lui avons demandé une soupe. Le lendemain il nous en a apporté une que nous nous sommes partagés. Le jour d'après, une autre personne est venue en moto et nous a demandé comment on allait et la scène s'est reproduite une nouvelle fois avec une soupe de vermicelle. Le troisième jour, veille de notre libération, il est revenu afin de nous donner une soupe et des bananes. Ces personnes ont été des Simon de Cyrène qui se sont portés à notre secours. En nous donnant à manger, ils nous ont aidé à porter notre croix.

Un passage de la Bible vous a-t-il particulièrement accompagné pendant cette épreuve ?

Oui, j'ai beaucoup pensé à l'attitude de Jésus par rapport à ses agresseurs, à ceux venus lui faire violence. Comment se comporter pour ne pas entrer dans cette provocation de violence que l'autre nous impose ? Comment avoir constamment une parole aimante, bienveillante envers la personne qui nous agresse ?

Alors, comment faire ?

Par la paix et l'amour. Avant que nous soyons libérés, nous avons tous demandé dans nos prières, à chaque fois, à Dieu de pardonner nos agresseurs. On ne peut pas pardonner quelqu'un si on ne découvre pas l'amour de Dieu en nous pour pouvoir l'aimer. Aimer quelqu'un, c'est

arriver à faire cette démarche de pardon. Tant que l'on n'aime pas, on ne peut pas pardonner. Et c'est quand on pardonne facilement que l'on se sent libre dans son cœur et dans son corps. C'est en tout cas ce que j'ai personnellement vécu. Je n'ai jamais eu peur ou de crainte malgré le contexte.

Y a-t-il eu un moment particulièrement fort lors de votre captivité ou au moment de votre libération ?

Notre libération est arrivée par surprise, en pleine nuit. Et c'est là, au moment où on allait se séparer de nos ravisseurs, qu'un des chefs nous a fait une accolade en nous demandant de prier pour eux. Quelle surprise ! Je lui ai répondu que ce n'était pas à partir d'aujourd'hui – jour de notre libération – que nous allions prier pour eux mais que nous prions pour eux depuis le début de notre captivité. Chaque fois que l'on a prié, on l'a autant fait pour eux que pour d'autres personnes souffrantes.

Votre foi a-t-elle été renforcée par cette épreuve ?

Oui je le pense. Il y a d'abord le fait de se sentir protégé. J'ai eu plusieurs incidents dans le passé à Haïti et quand je fais la lecture de l'ensemble de ces événements je le sens. En 1994-1995, on avait tiré des rafales dans le presbytère où je vivais. Il s'agissait d'une mise en scène pour me faire peur. Puis quelques années plus tard, il y a eu le tremblement de terre de 2010 que j'ai vécu au milieu de la population. Nous avons passé une première nuit dehors ensemble dans un espace restreint où rien ne pouvait nous tomber dessus. Dans les semaines qui ont suivi, nous dormions à la belle étoile dans la rue. Plus tard, à la sortie d'une banque, on m'a tiré deux balles dans le ventre pour me prendre l'argent que je venais de retirer. Et puis maintenant ce rapt. Cela conduit à relativiser le sens de la vie. Être dépouillé comme lors du tremblement de terre, lorsque l'on m'a tiré deux belles et que j'ai manqué de mourir puis le rapt... Oui, j'ai vécu le dépouillement total, de tout bien matériel. Et cela m'a permis de voir l'Essentiel. Cet essentiel c'est ce qui peut nous habiter dans notre cœur. Notre cœur devient la seule et unique richesse de vie. Et je l'ai ressenti, je l'ai vécu et c'est cela qui apporte la joie de vivre, bien plus que de chercher à posséder les biens de la terre. Le tout est d'être aimé, de se sentir aimé et de pouvoir aimer de la même manière. Aimer devient une force qui permet de combattre toutes les difficultés, les épreuves...

Pourquoi retourner à Haïti une nouvelle fois après 36 ans ?

Haïti est un pays très dur. La peur se vit, se voit, se sent. C'est un pays d'autant plus dur que les conditions dans lesquelles vivent les Haïtiens nous agressent : mendicité, sollicitations incessantes... Et on n'y voit pas d'issue ! Les habitants sont victimes d'une société où les individus n'ont plus de valeur. Mais c'est aussi une histoire d'amour. Ce n'est pas l'agent qui sauvera le pays mais l'amour. Si les Haïtiens peuvent mettre de l'amour dans ce qu'ils sont et ce qu'ils font ils pourront faire des merveilles. À Haïti, tout le monde voudrait quitter le pays. Le rêve de chacun est d'avoir un visa et de partir ailleurs. Alors, voir quelqu'un qui a la possibilité de partir mais qui choisit de venir et de revenir à chaque fois les frappe ! Je reviens car je veux témoigner de cet amour et de cette espérance que les choses peuvent changer s'ils décident de changer.